

DIE WISSENSCHAFTSLEHRE: UNE CONTRIBUTION DECISIVE A L'ANTHROPOLOGIE DE LA MODERNITE¹

Jean-Christophe Goddard

En 1809, dans l'une des *Introductions berlinoises*, Fichte présente la *Wissenschaftslehre* comme un enseignement visant à mettre en place une authentique "*medicinam mentalis*". En grec: une psychiatrie. Mais, quelle psychiatrie? Le simple fait de poser cette question engage une profonde modification du rapport que nous avons presque tous entretenu – par habitude ou par conviction – avec la *Wissenschaftslehre*.

Pourquoi? Parce qu'à la question «quelle psychiatrie la *Wissenschaftslehre* cherche-t-elle à mettre en place?», on ne saurait sans naïveté – ou sans malhonnêteté – répondre en égrenant simplement, fusse même avec talent, les propositions théoriques qui s'y trouvent sur l'empirique et le transcendantal, l'absolu et son phénomène, le Moi et la Nature, etc... Car toutes ces propositions théoriques, le criticisme, le transcendantalisme, l'idéalisme, etc., sont, à strictement parler, comme tous les contenus théoriques d'une psychiatrie – de toute psychiatrie, qu'elle soit

1 Discorso tenuto in occasione dello *Stage d'hiver* organizzato dal Master Europhilosophie presso l'Università de Coimbra (Portugal), 17-20 febbraio 2014. Si è scelto di non aggiungere note e bibliografia per mantenerlo il più possibile aderente all'originale [NDC].

scientifique ou traditionnelle, occidentale, amérindienne ou africaine, rationaliste (au sens étroit du terme) ou non –, de simples opérateurs techniques au sein d'un dispositif thérapeutique global. En elles-mêmes, elles ne sont nullement curatives. Leur fonction au sein du dispositif thérapeutique global est plutôt de détourner l'attention du patient, comme de tous ceux qui sont impliqués dans son processus de guérison, de l'activité technique du thérapeute, du subterfuge qu'il invente à chaque fois dans le seul but de permettre une interaction transférentielle effective avec le patient.

Bref, ce que nous avons coutume d'analyser et de commenter, en nous procurant par là même un indéniable plaisir intellectuel, ne dit absolument rien de la vérité du processus psychiatrique que cherche à mettre effectivement en place la *Wissenschaftslehre*. Le plaisir que nous éprouvons aux spéculations théoriques que celle-ci nous permet est en effet intimement lié à la fonction médicinale et exclusivement technique de son contenu théorique qui vise uniquement à inscrire le processus thérapeutique effectif dans un univers séparé, secret – en l'occurrence celui de la pure spéculation –, étranger au monde dans lequel a lieu concrètement l'interaction du thérapeute et du patient. Jusqu'à un certain point, toutefois. Car, il se peut aussi que l'attention exclusive au leurre théorique détourne à ce point de la perception du processus technique que le patient, ou le thérapeute, fasciné par la leurre et sa luminosité intrinsèque, refuse d'entrer dans l'interaction thérapeutique. Comme l'atteste la manière dont nous avons pu nous éprendre des contenus théorique de la *Wissenschaftslehre* au point de ne plus rien apercevoir de sa dimension proprement pratique et curative – et même de la nier.

Cette dimension a pourtant maintes fois été soulignée par Fichte. Elle peut être entièrement résumée dans le fait que la *Wissentschaftslehre* n'est pas un livre. On ne s'est pas privé d'inscrire la *Wissenschaftslehre* dans une bibliographie, d'écrire sur elle des livres qui sont venus à leur tour enrichir une bibliographie que l'on a dite

“fichtéenne”. La bibliographie – l’écriture de livres – est certes le mode dominant, quasi-exclusif, de l’activité universitaire, plus exactement de son activité ontologique et politique de détermination de ce qui est et de l’assignation à chaque être de la place qu’il doit occuper dans un certain ordre ou un régime d’être. Et nous sommes des universitaires –héritiers de Suarez et de Thomas – dont le métier est d’entretenir des bibliographies et de cultiver la croyance dans la vertu ontologique du livre. Il n’en demeure pas moins que, selon l’avertissement donné par Fichte lui-même, donné bien-sûr oralement, la *Wissenschaftslehre* demeure totalement incompréhensible à qui la lit et écrit sur elle. Force est d’admettre qu’en perpétuant notre commentaire écrit des propositions théoriques de la *Wissenschaftslehre* nous nous entêtons dans cette incompréhension.

C’est une évidence. Qui oserait prétendre juger, comprendre et évaluer sans l’avoir effectivement pratiquée une médecine mobilisant, comme toute psychiatrie, un dispositif théorique et technique aussi complexe que la *Wissenschaftslehre*? Comment justifier, sinon par l’Institution à laquelle appartenons, notre adhésion à un *a priori* théorique – l’*a priori* bibliographique – qui n’est en rien un *a priori* théorique de l’objet auquel nous l’appliquons pourtant avec la suffisance d’un missionnaire jésuite – ou d’un fonctionnaire d’Etat? Il y a quelques années, notre ami Hartmut Traub nous adressait, oralement, une invitation à reprendre le travail de la *Wissenschaftslehre* – à rouvrir l’espace du séminaire fichtéen pour y performer de nouveau la *Wissenschaftslehre*. S’agissait-il d’inventer de nouvelles “versions” de la *Wissenschaftslehre*? De rejouer, de rethéâtraliser les “versions” publiées par nos soins, qui sont la trace archéologique des performances effectivement accomplies par Fichte en interaction avec ses auditeurs, et qui peuvent servir – quoiqu’à proprement parler elles n’en soient pas – de partitions pour une nouvelle interprétation dramatique? Il nous dira cela. Il s’agit en tous cas de l’une des inventions la plus pertinente qu’il m’a été donné d’entendre à la compréhension de la *Wissenschaftslehre*.

Je ne veux pas dire que les contenus théoriques, disons philosophiques, de la *Wissenschaftslehre* soient sans intérêts. Ils sont même du plus haut intérêts! Dire qu'ils font écran à la perception du procédé technique en l'enveloppant d'une aura spéculative et en lui conférant sa dimension proprement magique, merveilleuse, de savoir secret acquis par initiation (la *Wissenschaftslehre* ne promet-elle pas à ses auditeurs l'accès à quelque chose de totalement nouveau, de parfaitement inouï?), ne signifie pas qu'ils sont sans efficaces. Si les contenus théoriques détournent bien l'attention de l'activité du thérapeute, qui consiste en réalité en une série de gestes purement formels, ils garantissent pourtant à ces gestes leur efficacité en leur donnant le poids, le sérieux, d'actions qui seraient accomplies dans un ordre de réalité placé au-dessus du monde de la vie ordinaire.

Mais surtout, ils jouent le rôle précieux d'inducteurs culturels. Puisqu'il n'y a pas de psychiatrie, c'est-à-dire d'interaction et surtout de transfert possible, sans inducteurs culturels. Le patient pas plus que le thérapeute ne sauraient en effet entrer dans la relation psychiatrique dans d'abord s'accorder sur le *a priori* théoriques qui déterminent l'aire ethnologique, ou, si l'on préfère, le monde culturel, dans lequel ils vont construire leur relation et pour lequel le diagnostic et le traitement sont pertinents. Aucune psychiatrie ne peut faire l'économie d'un tel monde. A proprement parler, il n'existe pas de psychiatrie scientifique – c'est-à-dire de psychiatrie qui consisterait en autre chose qu'une relation d'action réciproque au sein d'un même monde ethnologiquement qualifié et partagé. Quels sont les inducteurs culturels ou ethnologiques de la psychiatrie instituée par *Wissenschaftslehre*? Quel monde convoque-t-elle pour ses constructions et ses opérations curatives?

On répondra spontanément: le monde culturel de l'Europe blanche et chrétienne, dominé par la dualité (élaborée à partir d'une reconstruction de l'héritage grec) de ce qui subsiste en soi, de soi et par soi, et de ce qui existe par autre chose que soi dont il est la manifestation, l'image ou la pensée. Un partage qui fend en deux la

totalité du réel et engendre une série de séparations, qui ne sont d'ailleurs pas forcément équivalentes: l'être et l'apparence, l'interne et l'externe, le corps et l'âme, la nature et la culture, l'immuable et le muable etc. Dans la pensée yanomami (un peuple amazonien), par exemple, ce partage n'existe pas: l'image des êtres est, pour le dire dans notre langue et notre dispositif théorique, ce qu'il y a de plus substantiel. La raison en est que l'image échappe totalement à la forme réflexive qui, pour un européen, la caractérise en elle-même – une forme que la *Wissenschaftslehre* a explorée jusque dans ses derniers retranchements. La langue dans laquelle s'effectue l'interaction psychiatrique de la *Wissenschaftslehre* est, en outre, la langue allemande comme véhicule et structuration sémiotique de cette dualité fondamentale et des oppositions qu'elle induit.

L'aire ethnologique dans laquelle s'effectue la psychiatrie de la *Wissenschaftslehre* est bien celle-là. C'est elle que convoque d'entrée de jeu le thérapeute – parce qu'elle est celle de ses auditeurs, qui sont, en vertu du principe d'interaction transférentielle qu'il cherche à mettre en place, autant des patients que des curateurs. C'est elle, avec la totalité de ses représentations et de son langage, qui fournit le cadre technique des opérations psychiatriques.

Mais les choses sont plus complexes. Car, Fichte, psychiatre de l'Europe du Nord, fait quelque chose d'inattendu. Pour le comprendre, il faut rappeler brièvement quelques données élémentaires de sa pensée politique – puisqu'une psychiatrie est d'abord une politique.

Comme l'atteste la dédicace de *L'Etat commercial fermé* rédigée à Berlin le 31 octobre 1800, dans laquelle il dénonce le commerce des esclaves africains et le pillage colonial du reste du monde par les européens, Fichte est, je dirais, ethnologiquement conscient. Ethnologiquement et, partant, écologiquement conscient. On n'en aura pas fini avec le colonialisme tant que Londres ne se sera pas privé de thé, Vienne de chocolat, Paris ou Rome de café, Amsterdam de diamants. Tant que l'Europe ne se

contentera pas de transformer et de consommer uniquement ce qui peut être produit dans les conditions naturelles qui sont les siennes. Tant que l'on n'aura pas admis qu'un hêtre n'est pas un palmier, et que l'Europe doit faire ce qu'elle peut sans palmier. *L'Etat commercial fermé* est d'abord un plan de décolonisation de l'Europe. C'est sous ce même aspect qu'il faut lire les *Discours à la Nation allemande*. La conscience ethnologique de Fichte le pousse, en construisant la notion d'*Urvolk*, à élaborer le concept d'une identité allemande aborigène. Mis à part l'expérience au 17^{ème} siècle de Gross Friedrichsburg sur la Côte-de-l'Or, vite annexé par les néerlandais, les allemandes sont, jusqu'à la seconde moitié du 19^{ème} siècle, restés très en marge de l'entreprise européenne de pillage de l'Afrique et du Nouveau Monde. Le concept d'*Ausländer* que Fichte oppose à celui d'*Urvolk*, a beaucoup à voir avec celui de colonisateur: celui qui, agissant *a contrario* de toute culture ou mode de pensée indigène, ne vit plus des ressources végétales, animales, minérales, linguistiques, intellectuelles etc. de son pays (*Land*), mais errant sans fin hors du pays (*aus dem Land*) pour conquérir de nouveaux espaces de domination, anéantit les écosystèmes dont il n'a même pas la notion et auxquels sont pourtant intimement liés les imaginaires des peuples – celui qui perd en conséquence à proprement parler toute imagination et finit par hanter les océans comme le Hollandais Volant, dont l'image fugitive s'est formée à partir du naufrage au large du Cap de Bonne Espérance de Batolomeu Dias, découvreur du Brésil avec Cabral. La figure légendaire, luso-néerlandaise, du colonisateur errant qui, depuis le fond de la Saxe, fascinera le maître de la tristesse polyphonique allemande. Le hêtre qui veut être palmier: l'homme colonial, sans qualité et sans nom. C'est ainsi qu'il faut interpréter l'invasion française de l'Allemagne sous le commandement d'un aventurier corse auto-proclamé Empereur: comme une tentative de colonisation intérieure de l'Europe et de ses peuples aborigènes par l'*Ausland* – plus précisément: par la *Nichtursprunglichkeit* comme principe de toute colonisation.

Car la colonisation ne se réduit pas à la seule domination économique et politique. Elle est un phénomène anthropologique qui engage en profondeur la pensée et ses catégories. Celles-là-mêmes que nous appelons transcendantales. Or, de ce point de vue, la dualité de l'être et de l'existence, de l'un et du multiple du fondement ultime et de la vie fluente, leur territorialisation de part et d'autre d'une frontière infranchissable, bref, l'opposition qui constitue l'inducteur culturel de la psychiatrie que cherche à mettre en place la *Wissenschaftslehre*, et par quoi elle commence à chaque fois, est aussi l'opposition qui structure l'ensemble de l'entreprise coloniale européenne commerciale et religieuse: l'opposition du marbre et du myrte, de la fermenté de la foi et de l'identité chrétiennes-européennes et de l'inconstance de l'âme sauvage.

Aussi, ce que cette psychiatrie choisit comme inducteur culturel ou ethnologique pour établir le cadre technico-théorique de sa thérapie introduit-il directement au cœur même de la pathologie occidentale, blanche et chrétienne, à l'objet paranoïaque européen-colonial: l'objet total et statique («*ein Stehendes*», «*ein festes Sein*»), parfaitement identique à soi et opposé au libre flux de différences. Une paranoïa qui affecte au plus haut point la philosophie allemande contemporaine de la *Wissenschaftslehre*, qui, sous l'influence de l'*Ausland*, du principe colonial, soumise à l'attrait de l'Immobile, est saisie d'une volonté furieuse de forme scientifique, d'unité, de réalité et d'essence, et se détourne du phénomène, de l'événement, obnubilée par la quête d'une assise (*Grundlage*) sur lequel le faire reposer. Avec un tel talent que Fichte peut la louer, non sans ironie, d'être bien plus profonde et conséquente en matière d'*Ausländerei* que la philosophie de l'*Ausland* même – l'assujettissement étant ainsi conduit aussi loin qu'il peut l'être dans un contexte colonial où, ayant abandonné ses propres pratiques, le colonisé excelle dans les pratiques du colonisateur.

Lorsque l'ethnopsychiatrie veut écouter son patient, malien, algérien, mauritanien, il le fait dans la langue et dans la culture médicale traditionnelle du malade – parce que, c'est, de toute évidence, dans cette langue et cette médecine là qu'il est malade. On ne guérit pas un cas de possession par un *dibouk* en commençant par diagnostiquer une hystérie. Le plus souvent – presque toujours – il est malade d'être exilé, déraciné, extrait violemment de son élément pour se trouver dans un pays qui ne fait pas monde pour lui. La psychiatrie de la *Wissenschaftslehre* est, de même, une ethnopsychiatrie, au sens où elle traite une humanité exilée, rendue *ausländisch* jusque dans sa pensée et sa langue, affectée des mêmes symptômes que les patients migrants de l'ethnopsychiatrie – de ces symptômes que Fichte décrit à satiété: la morosité et la détresse, l'exténuation des forces vitales, l'angoisse et l'insomnie, voire, comme dans la *Destination de l'homme*, l'hallucination nocturne. A cette différence près – qui est de taille – qu'elle ne peut reconstruire l'enveloppe déchirée par l'exil, la recoudre pour y ramener le souffle de vie qui s'en échappe et s'épanche hors d'elle, en ayant recours aux ressources d'une autre langue ou d'une autre culture que la sienne. Sa langue, sa logique, sa pensée, sa philosophie sont à ce point colonisés, auto-colonisés, que la maladie, la traumatisme de l'exil, la perte de l'*Ursprünglichkeit*, se disent dans la langue, la logique et la philosophie mêmes du colonisateur. Que l'aborigène – ce qui était là avant que le colon arrive et s'en mêle – est à inventer par le processus psychiatrique de décolonisation. Ce qui signifie que la *Wissenschaftslehre* est une ethnopsychiatrie post-coloniale en un tout autre sens que l'ethnopsychiatrie de Georges Devereux ou de Tobie Nathan: au sens où elle tente de guérir l'homme blanc, l'européen chrétien des zones tempérées, de son propre tropisme colonial en lui inventant un peuple premier – en lui nativisant.

C'est là une caractéristique fondamentale – anthropologique – de l'Europe décoloniale qui s'applique, par exemple, aussi bien à cette autre entreprise psychiatrique qu'est la pragmatique ou schizo-analyse deleuzo-guattarienne:

construire un corps régénéré, génital, créateur d'organes là où il n'y a pas d'organes, inventer un peuple là où le peuple manque, dans les deux cas par une involution non régressive vers une primitivité nouvelle. Comment faire autrement? L'Europe coloniale, moderne a fini par devoir à l'exploitation destructrice des peuples du monde et de leurs ressources naturelles la totalité de ses richesses matérielles et institutionnelles, c'est-à-dire intellectuelles, morales, esthétiques, et même critiques, au point de ne plus avoir d'autre identité que celle qu'elle s'est forgée au cours des siècles moyennant l'acquisition de ces nouvelles richesses. Comment pourrait-elle prendre part au projet d'une décolonisation du monde autrement qu'en inventant ce que, de trop avoir, elle n'a pas, ce que les autres peuples – c'est le maigre privilège des asservis – ont pu secrètement réserver alors qu'elle s'en est totalement dépossédée à trop vouloir en déposséder les autres?

La pratique de la *Wissenschaftslehre* est toute entière tournée vers l'invention de cette nativité. La vérité qu'elle invente – au sens archéologique du terme – est l'identité du *Sein*, du *Leben*, du *Ich* et du *Wir*, qui constitue le fond de toute identité indigène. Mais comment inventer une telle identité lorsqu'elle n'est pas native? Comment s'inventer une nativité? Comment devenir natif? Empruntera-t-on aux Inuits une pratique ancestrale de pêche sacrée comme le font les bateliers fabulateurs du documentariste canadien Pierre Perrault? Fabriquera-t-on des dieux africains *haoukas* avec les entités de la société coloniale pour les faire entrer dans une transe rituelle comme le font les maîtres fous d'Accra de Jean Rouch? Les deux. Car, les *dokers* maliens des *Maître Fous* ne font en réalité rien de bien différent que ce que font les descendants de Jacques Cartier sur l'Isle aux Coudres: la religion des *haoukas* qu'ils ont créée de toutes pièces n'est pas la leur (qu'ils ont perdu en arrivant à Accra pour servir la civilisation et la technique blanche), mais consiste dans un exercice aussi exalté que strictement formel de gestes et de pratiques indigènes totalement décontextualisées.

La problématique de la psychiatrie que cherche à mettre en place la *Wissenschaftslehre* est traditionnelle. Elle est caractéristique des pathologies d'exil. En tant que pratique de soin, elle vise une guérison par transformation. La transformation étant, dans la problématique traditionnelle qu'illustre parfaitement le mythe de Dionysos (*diogonos*: deux fois né), indissociable d'une renaissance ou résurrection. En convoquant d'entrée de jeu, comme il le fait presque systématiquement, les figures de l'universitaire prussien autochtone Emmanuel Kant et du philosophe juif portugais Bento de Espinosa, latinisé et néerlandisé sous le nom de Spinoza, Fichte dessine l'espace ethno-géographique-politique de la cure où communiquent deux indigénéités: l'indigénéité allemande et les indigénéités dominées du monde colonial luso-néerlandais, *ausländisch*, ouvert sur l'Afrique et le Nouveau-Monde. Car ces deux figures, habituellement opposées par les commentateurs de la *Wissenschaftslehre*, ne sont pas si antagoniques qu'il paraît. Là encore la théorie, qui oppose le philosophe de la liberté et celui de la nécessité, fait écran. Leur antagonisme est un *topos* culturel – l'opposition du sédentaire et du migrant – par lequel on peut commencer pour introduire la relation thérapeutique, mais qui doit être immédiatement défait. Qu'il s'agisse de la philosophie de Kant ou de celle de Spinoza, la *Wissenschaftslehre* affirme en effet un accord sans réserve avec leur théorème central: l'absolu comme unité de l'être et du penser au-delà de leur séparation dans la conscience, ou l'être comme vie. Peu importe. Ce qui compte, c'est leur échec ou d'une manière plus générale l'échec collectif à recevoir intérieurement ces théorèmes, de manière vivante et active, avec une énergie, une vigueur, suffisantes pour être transformés par eux, pour, selon l'expression même utilisée par Fichte, les devenir. La raison en est encore l'écriture: l'écriture kantienne qui divise l'unité de l'être et du penser en trois absolus, un par livre; l'écriture de l'*Ethique*, qui ne se sait pas elle-même, tuant l'absolu vivant pour en faire un être mort.

Comment opérer la transformation? Comment faire renaître ce qui est mort? Décoloniale et européenne, la psychiatrie fichtéenne n'a pas d'autre choix que d'accomplir, hors de tout contexte proprement indigène, les gestes mêmes de la pensée indigène. Le vouloir (*Wille*) propre à la pensée coloniale-*ausländisch* est le vouloir de l'unité (*Wille zur Einheit*). La frénésie de ce vouloir létal est ce qui la conduit à renier et à mortifier la simple vie (*das Leben schlechtweg*), à faire qu'elle ne se soutient plus elle-même sans un porteur (*Träger*), un fondement ultime, un être mort, dont l'immobilité et l'immuabilité doivent être préservées par tous les moyens, tous les esclavages et toutes les destructions, du flux débordant de la vie. Comment rendre à la vie son unité? Car, en réalité, l'être porteur de toute réalité, le soutien (*Stütze*) mort que la pensée *ausländisch* place au fondement de la vie, ne suffit pas à contenir le flux vital, qui s'épanche et se perd sans fin en une multiplicité que rien ne tient ni ne retient. Antonin Artaud a parfaitement décrit cet état pathologique sous la forme d'une extrême compression corporelle associée à une complète liquéfaction diarrhéique de la *psukhè*.

Fichte, fils de mercier, sait que la véritable couture sépare autant qu'elle unit – unit et sépare d'un seul et même geste. Le geste psychiatrique traditionnel est lui aussi un geste simultanément unificateur et séparateur – très exactement et concrètement un acte de couture. Il suffit, pour comprendre à quel point la médecine traditionnelle est liée à la couture, de se rappeler la manière dont Dionysos expulsé de l'enveloppe maternelle dans une première naissance traumatique renaît de sa couture dans l'enveloppe thérapeutique qu'est la cuisse paternelle, siège la force vitale. L'absolu, pour le dire dans le langage de la théorie qui sert d'inducteur et d'écran, est *Band*. Cela n'a rien à voir avec un quelconque primat de la relation sur la substance et ne saurait être exploité dans le cadre d'un quelconque querelle du réalisme et du corrélationisme. *Band* désigne bien la bande étroite par laquelle on attache, rapièce, noue, les morceaux épars sans les rendre indistincts.

Comme Fichte le martèle dans les prolégomènes de la seconde effectuation de la *Wissenschaftslehre* en 1804, dans l'acte par lequel le thérapeute pré-construit pour ses auditeurs l'unité de l'inséparabilité et de la disjonction de l'être et du penser, de l'Un et du multiple, de l'immuable et du muable, de l'immanent et de l'émanent etc., seul compte l'acte en tant qu'acte: la *Tathandlung*. C'est-à-dire, en latin, le geste, de *gerere*, qui signifie simultanément toutes les dimensions de la synthèse *a priori* par laquelle le thérapeute et ses auditeurs en interaction transférentielle engendrent *in einem Schlag* la disjonction et l'unité: à la fois porter en soi, produire et enfanter, faire, exécuter, conduire, jouer un rôle.

C'est pourquoi, dès la première effectuation de la *Wissenschaftslehre* en 1794-95, Fichte comprend que le sujet écartelé entre un mouvement centripète d'extrême concentration de soit et un mouvement centrifuge de dissipation infinie de soi, ne peut trouver son assise là où il n'y a pas d'assise, *sich setzen*, tenir (*stehen*) là où il n'y a pas de soutien (*Stütze*), être littéralement *selbstständig*, qu'à condition de ce jeu de rôle qui consiste à se poser (*setzen*) en tant que posé par lui-même (*als durch sich selbst gesetzt*) – c'est-à-dire à condition de s'engendrer d'un coup dans un seul et même geste d'unification et de séparation d'avec soi. Ce geste est le geste même de la médecine traditionnelle. Dans la langue yoruba, par exemple, il se dit «Àjásò». Ce que Pierre Fatumbi-Verger traduit par «couper pour rassemble», et qui s'écrirait plutôt «séparassembler»: le verbe de l'ofò – c'est-à-dire de la formule incantatoire agissante – de la résurrection et de la transformation.

C'est à une action du verbe de même nature que s'exerce Fichte dans l'institution de sa psychiatrie, ne visant, comme il le souligne, que l'effet physico-spirituel de son discours. Ce que veut dire aussi son impatience à agir – qui a peu à voir avec une quelconque pratique de transformation du monde, le problème psychiatrique étant précisément plutôt celui de l'accomplissement d'une transformation re-cosmologisante là où il n'y a pas de monde. C'est pourquoi la

Wissenschaftslehre n'a pas d'objet, mais consiste d'un bout à l'autre dans la pré-construction d'un objet actif, qui d'un séminaire à un autre, d'une séance de séminaire à une autre, est intégralement réagencé sous des tournures et pour des usages variés. La singularité de cet objet est qu'à la différence, par exemple, de l'ofò, il ne mobilise aucun élément végétal, animal ou minéral. Il ne requiert le broyage d'aucune plante ni d'aucune vermine au moyen d'une pierre de foudre. Les éléments qu'il broie sont théoriques. Ce sont les éléments abstraits du monde théorique occidental. Dans la pratique yoruba le broyage des éléments naturels vise à préparer l'inscription dans la fine poudre qui en résulte des signes a-signifiants qui substituent leur logique purement gestuelle à la logique du signifiant. De même, ici, le broyage des éléments théoriques rend indistinctes les catégories culturellement opposées auxquelles s'adosent les conflits doctrinaux, autonomise les prépositions (*Durch, Von* etc.) et les conjonction (*Als*) de l'ordre du discours argumentatif et se faisant le désagrège, multiplie les effets parasyntaxique et asyntaxique – toutes ces altérations qui rendent au traducteur sa tâche presque impossible –, et finit par produire un discours presque exclusivement sonore, allitératif, dont la signification importe peu au regard du geste simple, «séparassemblant», qui pose et détruit en même temps toutes les séparations mortifères, et de l'incantation qui l'accompagne et enjoint seulement d'accomplir le geste.

La similitude de la pragmatique psychiatrique fichtéenne avec la pragmatique médicinale indigène est parfaite. Mais, il ne s'agit que d'une similitude. La théorie qui lui sert d'inducteur et d'écran, lui sert aussi de matière. Elle vient se substituer à la matière vivante, absente du processus, dont la trituration et l'ingestion sont pourtant des conditions réelles de la résurrection-métamorphose traditionnelle. Le déficit le plus flagrant est celui des plantes. La transformation dionysiaque ne va pas, on le sait, sans l'ivresse que provoque l'ingestion de plantes fermentées. Nos philosophes peuvent bien s'enivrer de vin ou, comme Schelling, d'opium, cette

pratique reste extérieure au processus médicinal, s'exerce pour ainsi dire à titre privé, et ils se la reprochent. C'est que l'Europe manque sérieusement de plantes psychotropes: à peine une vingtaine. Quand les amérindiens en ont découvert plus d'une centaine. Encore la loi du hêtre et du palmier. Or, il n'y a pas de transformation accomplie sans une plante psychotrope: yakoana, datura, peyotl etc. C'est-à-dire sans une expérience directe, terrifiante, de la mort. Il suffit d'écouter le récit que fait le chaman yanomami contemporain Davi Kopenawa de son initiation par la poudre de l'écorce de yakoana pour comprendre que la mort par le psychotrope est la condition de la renaissance qui fait renaître de la mort provoquée par les fumées épidémiques de la colonisation. Les Blancs ne font cette expérience qu'accidentellement, sous la forme d'une intoxication, comme dans le cas de l'ergotisme, et ne savent pas la maîtriser, c'est-à-dire l'affronter – car, comme l'atteste presque toute leur philosophie, ils ont peur de la mort, qu'ils conçoivent comme un trou sombre, un abîme sans fond d'où tout naît et où tout retourne.

Comment faire sans plante? Si le végétal psychotrope est requis, c'est uniquement en raison de sa force (*Kraft*): il est la force qui assomme ou tue, la force qui ravit irrésistiblement. Personne n'est capable de mourir au monde naturel sans l'aide d'une telle force. Ce n'est en aucun cas une affaire de faculté. Là encore, il faut user d'un substitut. Le substitut de cette force végétale mobilisé par la *Wissenschaftslehre* est l'*Einbildungskraft*. «*Einbildungskraft*»: un terme qui pourrait tout aussi bien s'employer en botanique pour désigner un bouton psychotrope. «Bouton»: au sens littéral de ce qui a la force de bouter, c'est-à-dire de pousser. «Psychotrope»: au sens de ce qui est susceptible d'orienter la *psukhè* en induisant des modifications de la conscience et notamment en provoquant la formation d'images mentales inédites. Le geste thérapeutique décolonial et européen de la *Wissenschaftslehre* accomplit le geste indigène hors de tout contexte indigène, et notamment hors des conditions naturelles propres à la médecine traditionnelle dont les botaniques

africaines ou amérindiennes expriment l'in vraisemblable richesse. Il aura donc recours à ce psychotrope particulier, spécifiquement européen, qu'est l'*Einbildungskraft*. Celle-ci est explicitement désignée par Fichte comme l'instrument de la *Wissenschaftslehre*, son *organon*. C'est elle qui doit être préalablement possédée, cultivée et pratiquée par les auditeurs-acteurs de la *Wissenschaftslehre*. C'est sous l'effet de sa poussée irrésistible d'arrachement à toute fixité, à tout sol, que sont mis en flottement (*Schweben*) les termes séparés en toute séparation, en tout partage létale. C'est elle, la force qui opère le triple flottement – le flottement entre deux flottements – par quoi s'engendrent les synthèses quintuples, et c'est donc elle qui réalise l'unité de l'inséparabilité et de la séparation qui, indépendamment de tout contenu, est la seule chose qui compte dans l'acte thérapeutique.

En cela réside la contribution de la *Wissenschaftslehre* à l'anthropologie contemporaine – plus précisément à l'anthropologie non narcissique de nous-mêmes que permet l'accueil et l'éclairage sur nous des savoirs non-européens: la psychiatrie qu'elle tente et oppose à la mélancolisation de l'Europe coloniale est une pratique traditionnelle de renaissance pour des femmes et des hommes auxquels manque pourtant tout ce qui, dans la psychiatrie traditionnelle, est indispensable à la guérison: un peuple, une matière vivante, des plantes psychotropes, des êtres surnaturels. Tout cela elle doit l'inventer, en produire les substituts dans le mouvement même par lequel elle effectue le geste guérisseur. Si nous voulons reprendre la performance fichtéenne, rouvrir l'espace de la cure fichtéenne, tenter de nouvelles *Wissenschaftslehre*, il nous faudra avoir cela à l'esprit. Nous aurons certainement à mobiliser d'autres contenus théoriques, d'autres inducteurs culturels que ceux par lesquels Fichte fait entrer ses auditeurs dans la cure, broyer d'autres matières spéculatives, défaire autrement la droiture de notre langue, user des puissants moyens de sonorisation et de projection visuelle, de théâtralisation, dont nous disposons à présent. Peut-être réussirons-nous même à nous fabriquer un

palmier sans détruire un seul palmier sous les Tropiques, à nous faire un palmier en hêtre: en ouvrant notre performance à d'autres langues, d'autres sonorités, d'autres visions que les nôtres.